

Zeitschrift: Rote Revue : sozialistische Monatsschrift
Herausgeber: Sozialdemokratische Partei der Schweiz
Band: 28 (1949)
Heft: 4

Artikel: Romain Rolland et nous
Autor: Guyot, Charly
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-336192>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

auf schlimme Ausbrüche gefaßt machen, denn die Einstellung der Kolonialvölker ist unmißverständlich. «Wir sind entschlossen, uns frei zu machen. Wir brauchen Schulung. Wir wollen das Recht, einen anständigen Lohn zu verdienen (Farbenschranke!), das Recht, unseren Gedanken und Gefühlen Ausdruck zu geben, Schönheit in uns aufzunehmen und zu schaffen. Wir verlangen für die Schwarzen Afrikas Selbständigkeit und Unabhängigkeit, so weit es in dieser unteilbaren Welt Völkern möglich ist, sich selbst zu regieren, ohne mit der unfehlbar sich verwirklichenden Weltföderation in Konflikt zu kommen.» (5. Pan-Afrikanischer Kongreß, 1945.)²

² Quellen: 1. Harold Laski, *Socialism as Internationalism*, Fabian International Bureau, Feb. 1949. 2. Rita Hinden, *Commonsense and Colonial Development*, Fabian Colonial Bureau, Feb. 1949. 3. *The Colonies. The Labours Party's Post-War Policy for the African and Pacific Colonies*, Transport House 1943.

CHARLY GUYOT

Romain Rolland et nous

Les réputations sont chose capricieuse. Péguy notait, en 1910, que le *Beethoven* de Romain Rolland, paru sept ans plus tôt dans les *Cahiers de la quinzaine*, avait été non seulement « le commencement de la fortune littéraire » de l'écrivain, mais « la révélation, l'éclatement, la soudaine communication d'une grande fortune morale ». Les dix volumes de *Jean-Christophe* vinrent ensuite consacrer la gloire de leur auteur. Rolland obtenait, en 1913, le Grand prix de littérature, fondé par l'Académie française. L'année suivante, c'était la guerre. Rolland donnait, à partir du 2 septembre, au *Journal de Genève*, les articles fameux d'*Au-dessus de la mêlée*. L'écrivain fut en butte, dès lors, aux plus violentes attaques. Après avoir connu la plus grande célébrité, il devint, dans les milieux même qui avaient fait son succès, l'objet d'un injuste décri. Je ne crois pas trahir la vérité en disant que, dans l'entre-deux guerres, il fut environné d'un demi silence. Et — je l'ai constaté à maintes reprises — pour les jeunes gens qui, aujourd'hui, lisent Malraux, Sartre ou Aragon, Romain Rolland n'est trop souvent qu'un nom. Un nom illustre certes, mais qui désigne non pas tant l'auteur d'une œuvre littéraire bien vivante que l'apôtre applaudi ou honni d'un évangile humanitaire et social. Oui, pour toutes sortes de raisons, dont quelques-unes tiennent à Rolland lui-même, mais dont les principales ressortissent à cette entreprise d'empoisonnement général, d'obnubilation de

la conscience européenne au cours des trente dernières années, le message de l'écrivain ne s'est pas toujours fait entendre aux plus jeunes d'entre nous comme il le fit de 1910 à 1919.

Il me serait facile – et plus agréable – de ne retenir, dans les développements qui vont suivre, que les raisons, d'ailleurs nombreuses, que nous avons d'admirer ce grand homme. Mais, je crois plus utile de me demander en quoi et pourquoi sa pensée, son action n'apparaissent plus accordées aussi bien qu'elles le furent un temps aux circonstances du moment historique que nous sommes en train de vivre. Faisons la part, d'abord, de ce phénomène constant dans l'histoire des lettres et que l'on peut appeler : la quereille des générations. La renommée de tout grand écrivain connaît, alors que celui-ci vieillit ou au lendemain de sa mort, une éclipse partielle. Ai-je tort de prétendre qu'un Proust, qu'un Valéry traversent cette épreuve ? Qu'un Gide, dès maintenant, n'y échappe pas ? Il en va de même pour Romain Rolland. Ce phénomène-là n'a rien d'inquiétant. Il est chose passagère. La personnalité de l'auteur de *Jean-Christophe* est assez éclatante pour triompher de cette occultation.

Mais il est un phénomène plus grave – et propre, je crois, à notre époque (comme il le fut peut-être à d'autres époques catastrophiques de l'histoire) – qui explique, sans d'ailleurs la justifier, cette désaffection ou cette indifférence d'une partie de la jeunesse à l'égard de Rolland. Jean Guéhenno notait dans le *Figaro littéraire* (12 février 1949) que si, en vérité, « la tradition des espérances du XIXe siècle au XXe siècle s'est faite en Rolland comme dans aucun autre écrivain français », cette tradition, aujourd'hui, « se fait mal ». Le flambeau de la vie que les générations se passent, tels des coureurs, est actuellement un flambeau qui fume plus qu'il ne luit. Le bouleversement dramatique du monde par deux guerres successives en trente ans, le conflit violent d'idéologies passionnées et sommaires ont déterminé – pas seulement chez les jeunes, mais chez beaucoup de leurs aînés, hélas ! – un état d'esprit peu propice à la compréhension sympathique de la pensée de Rolland. Une grande partie de la bourgeoisie est demeurée sourde à la voix de l'écrivain, dès le moment où, en 1914, il prétendit se mettre « au-dessus de la mêlée ». Et l'évolution politique du maître, à partir de 1920, sa lutte pour la non-violence aux côtés de Gandhi, son *Adresse de 1927 aux frères et sœurs de Russie* ne lui ont certes pas ramené les « bien pensants » de notre Europe. Mais, d'autre part, il est permis de se demander si l'extrême-gauche ne s'est pas servi et ne continue pas aujourd'hui à se servir de Romain Rolland comme d'un allié au grand nom (voir, de même, le cas d'Anatole France !) mais en se gardant prudemment de l'étudier avec l'attention et le respect que mérite une pensée nuancée. « Notre grand Rolland », lit-on fréquemment dans un hebdomadaire comme *Les Lettres françaises*. Cependant,

on omet d'avertir que jamais Rolland ne fut marxiste et que son individualisme, jusqu'au bout, demeura fort ombrageux. Si donc les aînés donnent le fâcheux exemple, d'une part, d'une fin de non-recevoir injuste et, d'autre part, d'une utilisation tendancieuse de sa pensée, comment s'étonnerait-on que les plus jeunes s'écartent d'un homme dont on a déformé le message? Il me semble que le devoir primordial de tous ceux qui veulent demeurer fidèles à Romain Rolland doit être de défendre ce message dans sa pureté. Souvenons-nous de ce qu'il notait dans son *Journal*, en avril 1936: « Chacun s'évertue à me réduire à sa mesure, à m'enfermer dans ses limites: Jusque là. Pas plus loin . . . Aucun n'a le droit de parler pour moi. Moi seul ai qualité pour en parler. Et moi, ce sont mes livres (*tous mes livres*) et mon *Journal* (*tous les cahiers de mon Journal*) . . . » Voilà qui doit nous rendre prudents. Aux jugements massifs portés sur l'homme et sur l'œuvre efforçons-nous de substituer une étude équitable, mesurée, impartiale. Qu'elle soit dominée par ce souci de vérité qui fut, à travers sa vie entière, le souci majeur de Romain Rolland.

Cette étude me paraît devoir porter sur deux points essentiels: 1^o la pensée religieuse de Rolland; 2^o sa pensée politique. Je ne puis, dans les limites de cet article, qu'esquisser ce double problème.

Très tôt, semble-t-il, Rolland s'est dégagé de toute croyance religieuse traditionnelle. *Le Seuil*, sur ce point, nous montre un enfant de douze ans, « premier au catéchisme », puis, un peu plus tard, faisant sa première communion, mais privé déjà de toute foi chrétienne. Le Dieu de la Bible lui est, nous confie-t-il, un « Dieu étranger ». Pourtant l'emprise du catholicisme demeura en lui plus forte qu'on ne pourrait le croire. Les *Lettres à Malwida von Meysenbug* l'attestent. Certes, vers 1900–1902, en face du catholique Louis Gillet, Romain Rolland accentue, si je puis dire, sa différence: « Ne vous y trompez pas, écrit-il, la foi vivante, et l'âme du Christ, n'est peut-être pas tant dans le camp catholique que dans l'autre . . . Oui, je crois à la divinité de l'âme humaine. Oui, je crois qu'il faut lutter pour la rendre chaque jour plus consciente et plus libre . . . Je suis de vieille famille catholique, et de quels catholiques . . . Rien n'y fait. Depuis le jour où le vent de la liberté a soufflé en moi, il a tout emporté: religion, patrie, famille; et il a fait lever en moi une foi, une patrie, une famille nouvelles. » Libération d'un esprit et d'une âme qui demeurent, dans leur essence, profondément religieux. Des *illuminations* successives – le mot est de Rolland lui-même – vinrent enrichir, et jusqu'au bout du voyage, l'expérience spirituelle de l'écrivain. Ainsi, en 1912, à l'époque du *Buisson ardent* (voir une note dans le *Péguy*, t. I. p. 353). Il y eut plus tard (1926) l'expérience consignée dans *Royaume du T*, expérience tout inspirée de la pensée des Indes, celle de Ramakrishna et de Vivekananda. Il y eut, en 1940, les précisions ap-

portées au texte du *Périple*: celle-ci en particulier: « Disons-le hardiment, au terme de notre vie. Toute cette vie a reposé sur un acte de foi, religieux, profond, inexprimé . . . » Aux jours de la défaite de 1940, alors que les armées et les troupes hagardes de civils déferlaient sur les routes de France, l'écrivain eut, dit-il, sa « dernière illumination ». « Ces peuples qui fuient, notait-il alors, ces peuples à leur chasse sont les instruments d'un *Führer* bien autrement puissant que celui d'en-bas. » Episode dramatique de l'histoire: Romain Rolland y voit « la main souveraine de la Destinée et ses grandes lois, menant l'humanité à ses fins ». Et il conclut: « Qu'il me soit donc permis, au terme de ma vie, de rentrer au sein de ce Songe universel, qui est la plus réelle des réalités, et d'en goûter par avance l'auguste paix! » Ce n'est pas là pourtant l'expérience religieuse finale de l'écrivain. Paul Claudel, dans le *Figaro littéraire* du 1^{er} janvier 1949, nous a fait connaître, datée, paraît-il, du début de l'année 1943, une « Confession » bouleversante de Rolland: « J'allais mourir, écrit-il. Je me savais sur l'extrême seuil de l'abîme. A ce moment, je me sentis soutenu et réconforté par la prière de tous ces amis, spécialement de mes amis catholiques, qui s'élevait à Dieu pour moi . . . Sublime idée d'un Dieu fait homme, qui se sacrifie à tout instant, par amour, pour tous et pour chacun . . . Quel soulagement pour le cœur qui, dans ces heures de détresse, ne trouve rien pour lui dans le panthéisme glacé qui suffisait aux jours de santé! Pauvreté morale du panthéisme! » On voit le chemin parcouru par Rolland depuis 1940. Mais néanmoins l'écrivain ne revient pas, *in extremis*, à la foi catholique. Dans la même « Confession », il dit l'« étrange dualité de sa nature »: « Une raison ferme, tranquille, inflexible, qui ne croit pas, et sur laquelle aucun argument de foi ne mord. Un instinct du cœur, qui s'abandonne aux élans de la prière – et peut-être surtout au puissant courant du fleuve invisible, coulant sous terre, des siècles d'âmes croyantes qui m'ont précédé et engendré. » Ce texte est important et ce serait trahir Romain Rolland que de ne pas reconnaître et le refus que sa raison oppose à la foi et la réalité de ce « fleuve invisible » auquel sa sensibilité religieuse n'a jamais cessé – quoi qu'il pût sembler – de s'abreuver.

Quant à la position politique de Romain Rolland, elle mérite aussi d'être examinée de près. Les causes qu'il défendit demeurent nos causes. Certains des ennemis qu'il combattit – fascisme, hitlérisme – ont été vaincus. Mais sans doute peuvent-ils renaître, sous d'autres noms. Et d'autre part, l'exaspération des nationalismes, sans cesse dénoncée par Rolland, demeure un fait redoutable, non seulement dans le camp de ceux qui, autrefois, se donnaient pour nationalistes (je pense, en France, à un Barrès, à un Maurras), mais tout autant chez ceux qui, naguère encore, se faisaient les champions de l'internationalisme socialiste. (J'avoue, pour ma part, demeurer perplexe devant un Aragon se fai-

sant, tout récemment, le champion de Barrès.) En face des folies du nationalisme et de la Realpolitik, Romain Rolland, en 1924, dans son *Gandhi*, disait sa foi en « les miracles de l'esprit ». « Le sacrifice de soi », voilà, écrivait-il, « le chemin de la paix ». On regrette qu'il soit mort avant d'avoir vu résolue la question hindoue: triomphe, avec Gandhi et ses partisans, d'une politique morale que Rolland souhaitait de voir appeler non point « la non-résistance », mais « la résistance de l'âme, jusqu'au bout » (lettre inédite à M. Edmond Privat). Et peut-être eût-il été amené à reconnaître, lui qui se montra souvent sévère à l'endroit de la politique anglaise, que le Gouvernement de sa Majesté sut donner l'exemple, aux Indes, au lendemain de la dernière guerre, d'une attitude qui, seule, peut mettre fin aux entreprises du colonialisme.

En face du communisme et de la politique stalinienne, quelle serait, aujourd'hui, la prise de position de Romain Rolland? Cette question, je ne puis me retenir de la poser, tout en sachant l'impossibilité d'y donner une réponse assurée. C'est le 14 octobre 1927 que l'écrivain rédigeait son *Adresse aux frères et sœurs de Russie*. Il la commentait en ces termes, en 1935, dans *Quinze ans de combat*: « Dans cette Adresse, j'exprimais un vœu, qui s'est trouvé réalisé par la forte et sage politique stalinienne: que, plus avisée que la Révolution française, la révolution soviétique s'abstienne d'intervenir dans les affaires du monde, mais qu'elle bâtit solidement sa maison – la République du Travail. Le jour où s'achèvera la construction de la maison nouvelle verra, en Europe, et dans le reste du monde, s'écrouler les maisons vermoulues, sans qu'il soit besoin d'intervenir. Car le jour tue la nuit. » Persistante confiance de Romain Rolland dans la puissance seule de l'idée! On avouera qu'à quatorze ans de distance la lecture de ces lignes donne à réfléchir. L'écrivain fait-il assez la part du jeu des forces politiques, des renversements d'alliances, des compromissions inévitables, de la nécessité, en somme, de ce que Sartre, dans un drame fort discuté, appelle « se salir les mains »? A ne lire qu'un texte comme celui-ci, on en pourrait douter. Mais la correspondance de Rolland et maints passages de son œuvre littéraire nous le montrent, quoique inébranlable sur les idées, moins confiant quant aux individus et aux résultats.

Dans son commentaire à son *Adresse* de 1927, Romain Rolland notait encore: « Depuis ce temps, je n'ai plus cessé d'être le *compagnon de route* de la République soviétique, et de combattre à ses côtés. » « Compagnon de route »: cela signifie-t-il adhésion totale aux principes du matérialisme historique? Je ne le crois pas. Clérambault déjà – je sais bien que c'était entre 1916 et 1920 – voyait « la chaîne sans fin » de l'oppression: « l'oppression capitaliste amenant la révolution prolétarienne, qui sera oppressive, à son exemple. » Et il montrait « le cœur refusant de se soumettre » ainsi à « la loi de la guerre éternelle ». « Sa

mission, disait-il, est d'ordre surnaturel, et proprement *religieux*.» Dans une lettre inédite (à M. Edmond Privat), Rolland dit, en 1928, son admiration pour Marx, « qui a eu raison de dévoiler la loi de fer du matérialisme économique qui s'impose au développement des sociétés humaines », mais il ajoute aussitôt : « Vive l'âme ! » Et, vers la même époque, que de textes de *L'Ame enchantée*, qui rendent le même son ! Ainsi dans *L'Annonciatrice* (I., 77) : Marc est occupé à étudier la pensée de Marx : « Son individualisme indiscipliné se cabre devant l'implacable nécessité de ce matérialisme historique. Il a beau vouloir plier, par ascétisme, son moi envahissant. Le moi renâcle . . . Cette prééminence humiliante de l'économique sur le psychique le révolte . . . » Enfin, rappelons un passage des *Souvenirs de jeunesse*, écrits entre 1938 et 1940 (p. 185). Rolland y reproche au socialisme de « s'être acharné à extirper toute trace de religiosité ». « Il est proprement insensé », ajoute-t-il, « par mesquine rancune ou par méfiance soupçonneuse contre les religions passées, de se châtrer de Dieu . . . On n'y supplée pas par un matérialisme dialectique, si intelligent qu'il puisse être, et par une morale de l'intérêt de classe. »

Romain Rolland s'était défini, un jour, « soldat de l'action qui renouvelle le monde ». Il nous laisse l'exemple — si rare — d'un homme enflammé d'une passion que nous voyons sans cesse trahie aujourd'hui : la passion de la liberté. Liberté politique, bien sûr ; mais, plus encore, liberté de l'esprit au service de la vérité ; liberté de ce qui demeure notre bien le plus imprescriptible, et qui lui arrachait ce cri : « Vive l'âme ! »